Document generated on 08/06/2025 7:12 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Un roman hypothétique

L'Occulteur, de Claire de Lamirande

Claire de Lamirande, *L'Occulteur*. Montréal, Québec/Amérique, 1982, 259 p.

Gabrielle Poulin

Number 27, Fall 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39627ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Poulin, G. (1982). Review of [Un roman hypothétique : l'Occulteur, de Claire de Lamirande / Claire de Lamirande, *L'Occulteur*. Montréal, Québec/Amérique, 1982, 259 p.] *Lettres québécoises*, (27), 24–26.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Gabrielle Poulin

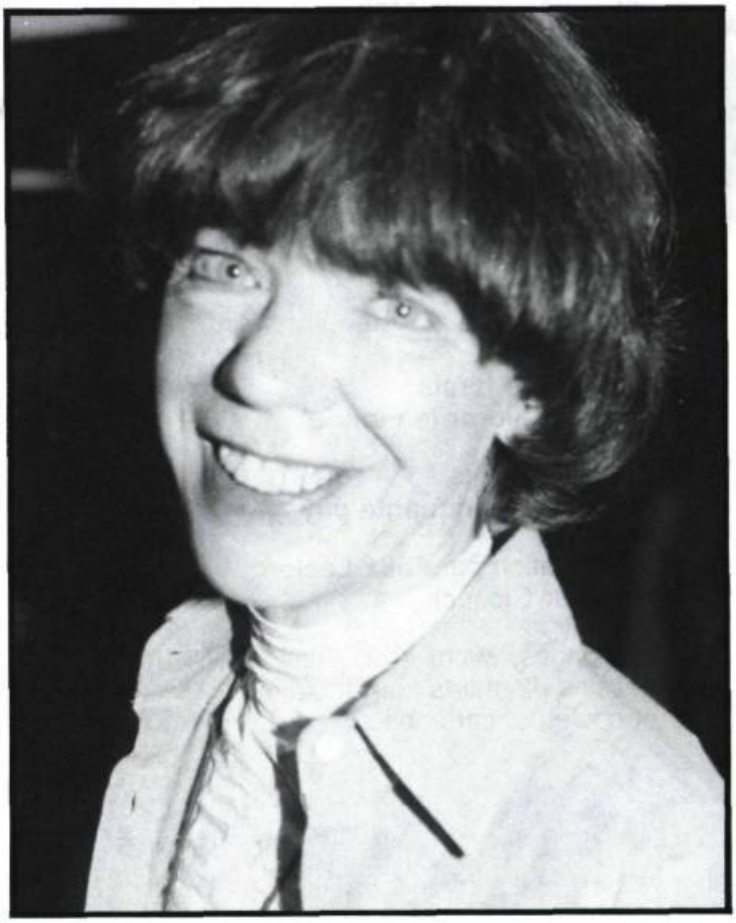
Un roman hypothétique

L'Occulteur,

de Claire de Lamirande

Tous les mots pourraient servir de détecteurs, de boîtes de résonance, si on les avait d'abord évidés convenablement [. . .] On en viendrait à posséder [. . .] tout un circuit résonnant et on pourrait expérimenter très longtemps. (P. 157.)

Depuis qu'elle écrit, Claire de Lamirande n'a cessé de chercher à découvrir, au moyen de sa « baguette magique », de ses « jeux de clés » et de ses « pièces montées », la face mouvante de la vérité, toujours couverte de masques ou cachée derrière de fausses portes. Jouer au plus fin avec la vie et avec la littérature, voilà ce qu'une longue pratique de son métier a enseigné à cette romancière astucieuse, tenace, à la voix très personnelle, qui se défie de ce qu'elle appelle les « tyrans de la modernité ». Hélas ! les jeux aussi, pour qui s'y abandonne pieds et mains liés, peuvent devenir tyranniques. Dans son dernier roman, *L'Occulteur*[1], Claire de Lamirande ne se contente plus d'organiser la partie et, du haut de son piédestal de narratrice, de regarder évoluer ses personnages. Non, la voici qui troque sa neutralité et ses pouvoirs d'observatrice privilégiée contre le périlleux plaisir de parier. « Tout joueur, écrivait le Penseur, hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude. » À ce coup-ci, la romancière risque le tout pour le tout. Le gain est hypothétique. Il faut faire comme si. Miser sur le conditionnel, le traiter comme un indicatif, mais sans tricherie. Peu importe que la partie semble irréelle. Il faut que le roman lui-même constitue l'enjeu convoité et demeure inaccessible aussi longtemps que la partie dure.



Faites vos jeux

Il y a toutes sortes de jeux comme il y a toutes sortes de romans. Claire de Lamirande propose à ses lecteurs de suivre un enquêteur dans ses recherches. L'incipit du roman établit la convention que doivent accepter ceux qui souhaitent entrer dans ce jeu particulier : « Je serais un enquêteur pressé d'en finir avec cette enquête. » De quelle enquête s'agit-il ? Quel crime a été commis ? Le lecteur doit faire preuve de patience. Non seulement l'enquêteur ne connaît pas le coupable, mais il n'est même pas sûr de la réalité du crime. Il faut dire que l'affaire remonte à plus de vingt ans. Cinq mille briques d'or « auraient été subtilisées », volées « sans effraction aucune ». Pendant ces vingt années, l'enquêteur aurait étudié des milliers de rapports, les siens et ceux des autres. Peu à peu, il se serait convaincu que le voleur a réussi non pas « à force de bras », mais « à force de désir ». Dès lors, pour cette ultime étape, il n'a plus lui-même, s'il veut retrouver le coupable, qu'à s'abandonner comme lui à la clairvoyance de son propre désir. Une attraction aussi irrésistible qu'irrationnelle le conduit dans un village situé à la frontière du grand Nord. Pour écrire le rapport final, il s'installe au milieu des habitants de ce village, perdu à la lisière de la forêt, où il ne lui reste plus, toujours poussé par son désir, qu'à élire un coupable, l'ébéniste, à le traquer jusque dans ses rêves et dans ses amours pour enfin le rendre à merci. Ce rapport ultime, il va sans dire, n'a que bien peu à voir avec le vol hypothétique. Il décrit plutôt les cheminements occultes du désir tel qu'il apparaît dans les rêves de l'ébéniste. Mais l'ébéniste existe-t-il ? Et le principal ? Et Rosalie ? Et Noëlla ? Aux prises avec ses propres images oniriques, l'enquêteur n'invente-t-il pas de toutes pièces les fêtes étranges où sont conviés des personnages nés de son désir exacerbé ?

Les jeux sont faits

Depuis une quinzaine d'années, l'univers romanesque québécois s'est curieusement dépeuplé. Tout se passe comme si, en revendiquant la première place dans le récit, le romancier-narrateur avait vidé de leur propre substance les autres personnages de ses romans. Sa puissance de créateur-à-partir-de-rien s'est atrophiée au profit de son projet d'incarnation. Il ne crée plus de nature ; il invente des formes qu'il investit de ses désirs, de ses rêves et de ses regrets. Qu'Abel Beauchemin gémisse, que Jos Connaissant délire ou que Job J Jobin se lamente, c'est toujours la voix de Victor-Lévy Beaulieu qui passe d'une demeure à l'autre, d'un roman à l'autre. Ducharme, Godbout, LaRocque, M.-C. Blais et tant et tant d'autres, néophytes ou confirmés, poursuivent, sur la page blanche, des ombres et des reflets dans lesquels ils découpent des vêtements et des masques pour le grand jeu des métamorphoses qu'est devenue la création romanesque. Pour lire avec quelque intérêt ces romans univoques, dits modernes, il faut accepter la convention initiale : « Je serais un enquêteur . . . » Je serais un narrateur . . . Je serais une femme . . . Je serais un romancier . . . Il faut accepter également que le roman ait perdu sa nature de roman. Se résigner. L'essai lui-même ne propose-t-il pas, de plus en plus souvent : « Je serais un roman », comme en témoigne le dernier livre de France Théorêt ? *Nous parlerons comme on écrit*[2], est hanté par un « je » polymorphe et philosophe, que sauve seul du désespoir et du néant la transfiguration d'une écriture qui se donne comme moyen et comme fin.

Jusqu'ici, Claire de Lamirande avait assez bien résisté au despotisme des « tyrans de la modernité ». Il y avait de la place dans ses jeux romanesques pour de vrais personnages et de vrais drames. Assez de distance aussi, entre la narratrice et son récit, pour que le lecteur se sente accueilli. Le vrai lecteur, j'entends, qui n'est pas nécessairement sémiologue ou mathématicien de la littérature. Ce lecteur qui ne croit pas qu'on le trompe ou qu'on le méprise s'il se sent bienvenu dans un univers, si on lui donne le goût de s'identifier à des êtres vivants, de participer à leur destin, si on ne le force pas à se creuser la cervelle pour fabriquer les pièces manquantes ou pour interpréter l'ininterprétable. Ce lecteur *québécois* — et j'en suis (lectrice, à vrai dire) — qui pleure ou qui éclate de rire en lisant, qui a envie de danser parfois, parce qu'on lui fait entendre des musiques qui le ravissent. Ce lecteur plein de désir qui raffole des mots gonflés de sève et de sang capables d'éclater en sons et en images. Ce lecteur tout d'une pièce qui, lorsqu'il commence à lire un roman, refuse de dire : « Je serais un lecteur . . . » Celui-là, tout en lisant ose se souvenir qu'il a un corps, des sens, des sentiments, des émotions ; il cherche encore le Plaisir, la Vérité, la Beauté et . . . l'Unité qui doivent bien pouvoir exister aussi dans l'univers des mots. Quand il ouvre un livre sur lequel l'éditeur a cru bon d'écrire « roman », ce lecteur-là s'attend à trouver autre chose qu'un long discours politique, social ou religieux, qu'un plaidoyer, une harangue, voire un monologue lyrique et délirant. Non pas qu'il soit nécessairement amateur de « best-sellers ». Il sait faire la distinction entre une oeuvre littéraire et un produit de consommation. Mais il sait aussi qu'il n'y a pas de commune mesure entre le rapport d'une expérience de laboratoire, accessible aux seuls initiés, et la recherche totale du romancier. À la fois humaine et littéraire, cette recherche seule intéresse les hommes qui n'ont jamais fini d'apprendre à vivre, à lire. Et à mourir.

Le projet de Claire de Lamirande pourtant n'était pas banal : raconter une histoire à partir de rien. Lire les rêves de l'ébéniste, « lire ce qu'il disait de lui, de Noëlla et des autres. Écrire ensuite sa propre version des choses. » (17.) Broder, broder, broder et inventer à mesure le dessin sur la page blanche, avec une aiguille et un fil imaginaires. Ici et là, le dessin s'anime. Les mots, pris au pied de la lettre, se mettent à vivre ; à leur tour, ils engendrent des scènes vivantes aussi belles parfois que des légendes. Il n'est que de lire la tragique aventure de l'ébéniste en forêt pour admirer l'ingéniosité et la virtuosité de Claire de Lamirande qui ose jouer avec des expressions aussi dangereuses que « hurler avec les loups » (195-196), « se jeter dans la gueule du loup » (197) et parvient à redonner à chacun des mots leur sens originel, celui qu'ils avaient avant qu'une chasse abusive n'en fasse des métaphores empaillées.

Rien ne va plus

Après une brève introduction dans laquelle l'enquêteur-narrateur, en proposant son hypothèse de départ, annonce la forme ouverte de son rapport et son contenu imprévisible, le roman amorce sa « drôle de courbe ». Au début de chacun des vingt-trois chapitres à venir, Jude l'ébéniste fera, en caractères italiques, le récit de son rêve de la nuit précédente. Ensuite, lui ou l'enquêteur écrira « sous le rêve ». Ils sont « des conteurs à relais ». S'il leur arrive « de dire la même chose, [leurs] versions sort[ent] l'une de l'autre, s'emboît[ent] ». Non seulement leur vision des choses se complètent, mais leurs voix elles-mêmes se confondent. En réalité, il serait presque impossible de distinguer les deux personnalités des narrateurs si chacun ne prenait soin de mentionner assez vite, au début de son commentaire, qu'il parle soit de « l'ébéniste » soit de « l'enquêteur ». Ils ont la même couleur d'écriture, les mêmes procédés et les mêmes articulations. Les mêmes tics aussi, hélas ! L'emploi du mode conditionnel, qu'ils privilégient tous les deux, enveloppe leur double récit dans une atmosphère irréelle. Le passage constant et arbitraire du présent du conditionnel à l'imparfait de l'indicatif, et vice versa, en étendant sur l'esprit du lecteur une sorte de brouillard, contribue encore à mêler les fils d'un récit déjà fort complexe. Il fallait beaucoup d'audace et un brin de témérité, comme j'imagine en ont tous les amateurs de jeux, pour confier à cette forme verbale du « conditionnel », la conduite et l'issue d'un roman. Les romanciers nous ont habitués à leur vision du passé dans le présent ; Claire de Lamirande tente de jouer sur l'avenir vu du passé, un avenir souhaité ou prévu ou attendu, ce qui est l'une des particularités d'expression du « conditionnel ». Elle fait plus encore. À l'instar d'autres romanciers modernes, grâce à ce temps particulier, elle s'applique à situer les faits relatés dans la continuité des faits antérieurs et les montre comme naissant de *l'intérieur de la situation*[3] évoquée tout au long de son roman. Non contente d'exploiter toutes les ressources du conditionnel temporel, la romancière recourt encore à la subtilité du conditionnel modal et, se défiant de toute certitude à l'égard de faits qu'elle veut garder seulement probables, elle ne craint pas d'envelopper son roman de ce voile mi-transparent et mi-obscur qui en fait un roman hypothétique. Écrire toute une page au « conditionnel » tient déjà du prodige. Une trop longue succession de prodiges risque de blaser le lecteur le plus réceptif. Surtout que des ratés se produisent ici et là dans le texte, qui font douter de la précision et de la justesse des autres coups. Enfin l'emploi abusif du « conditionnel » déclenche tout un système d'articulations, qui comme autant de tics, étendent sur ce roman, original par ailleurs, la fine poussière de la monotonie. Ainsi, les phrases formées sur le modèle : « Vous *seriez* un collectionneur d'âmes *que ça ne m'étonnerait pas* » reviennent à plusieurs reprises dans le texte. Trop attentive sans doute à maintenir son récit dans ce temps et ce mode inhabituels, la romancière n'a pas vu qu'elle était en train de s'y enliser et nous avec elle. Coûte que coûte, elle a tenu son pari. Deux cent cinquante-neuf pages d'hypothèses ! Beaucoup de mots, quelques anglicismes (v.g. s'impliquer, qui fait rage ces temps-ci dans toutes les sphères de la politique et ailleurs . . .), des ça ça ça, en quantité, qui arrivent dans l'oeil du lecteur brutalement, avec toute la force du réel : l'indicatif se venge de l'oubli où il a été tenu si longtemps.

La partie est finie. Le jeu en valait-il la chandelle ? Pendant que le spectateur prend ses distances, la romancière prépare déjà de nouvelles tactiques. Sans doute a-t-elle trouvé dans son expérience ludique ce qu'elle cherchait pour le moment. Elle sait, et nous avec elle, que, dans ce domaine, tout est toujours à recommencer. Elle recommencera et nous serons heureux de recommencer avec elle. Les jeux sont faits. Faites vos jeux ! □

1. Claire de Lamirande, *L'Occulteur*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 259 p.
2. France Théorêt, *Nous parlerons comme on écrit*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, 175 p.
3. Paul Imbs, *L'Emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1960, p. 62-80.